

Le cartable de



Cette revue est publiée sous la responsabilité éditoriale et scientifique du Groupe d'étude des didactiques de l'histoire de la Suisse romande et italienne.

Elle comprend six rubriques :

- Éditorial
- Actualité de l'histoire
- Usages publics de l'histoire
- Didactiques de l'histoire
- Histoire de l'enseignement
- Annonces, comptes rendus et notes de lecture

Le dossier central de ce 13^e numéro du *Cartable de Clio* propose une réflexion sur le genre en histoire. Au croisement d'un développement historiographique important, d'une demande sociale forte, de propositions ou d'injonctions institutionnelles, un certain nombre de facteurs incitent les enseignant·e·s à faire entrer l'histoire des femmes et du genre à l'école. Si l'histoire scolaire a encore des contenus principalement masculins, si la perspective de genre n'est pas encore devenue un objet d'enseignement, quelques signes de changement se laissent toutefois percevoir. Or, la question, délicate, est prise dans un contexte social, médiatique et scolaire agité : elle fait en outre écho à de profonds questionnements chez les élèves, personnels et intimes.

La spécificité des objectifs didactiques et des finalités de l'histoire scolaire que les thématiques de genre peuvent viser est interrogée dans ce volume. En effet, en raison de leur dimension critique, elles semblent particulièrement opérantes pour exercer la pensée historique des élèves.

L'histoire enseignée n'a pas à choisir entre une réflexion prioritaire sur ses contenus et une réflexion prioritaire sur ses modes d'appropriation : ses didactiques s'attaquent simultanément aux deux problèmes.

Le cartable de Clio n°13 [2013]

Questionner les stéréotypes: la division sexuée du travail (XIX^e-XX^e siècles). Quelques repères pour l'enseignement

Anne-Françoise Praz (Université de Fribourg)
et Stéphanie Lachat (Université de Genève)

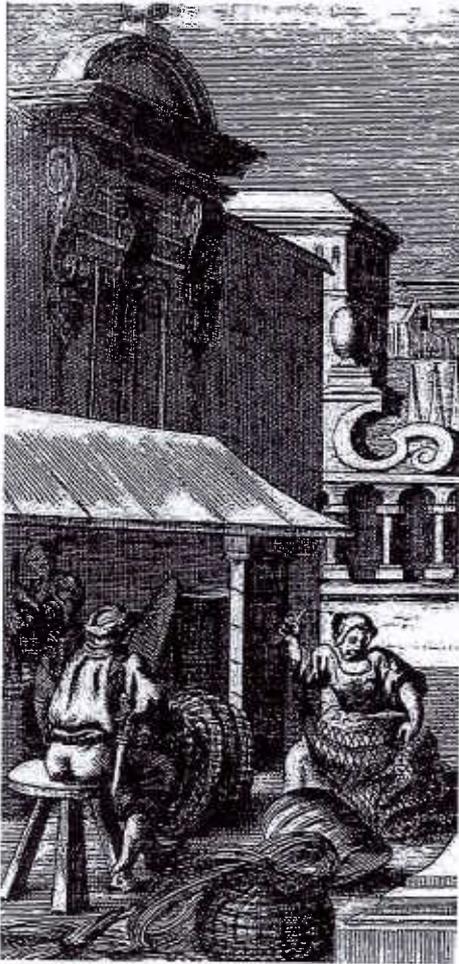
L'histoire de la division sexuée du travail constitue une thématique idéale pour faire comprendre aux élèves à quel point les différences entre les sexes résultent d'une construction sociale. D'une part, cela montre que la place respective des hommes et des femmes dans le monde du travail et dans la sphère domestique n'est pas immuable. Ainsi, le modèle associant l'homme gagne-pain et la femme au foyer, qu'on imagine séculaire, n'a connu en réalité qu'une concrétisation historique très limitée dans le temps et l'espace pour les sociétés occidentales d'après-guerre. D'autre part, cette histoire se révèle pertinente pour saisir l'interaction entre genre et classe dans la formation des identités. En effet, les contraintes matérielles des modes de production ne suffisent pas à expliquer la force des divisions sexuées. L'histoire du genre souligne la manière dont ces différences et ces hiérarchies sont intégrées par les individus et sont investies de significations particulières, une certaine division sexuée des rôles contribuant à forger une identité de classe.

Nous proposons, dans cet article, un questionnement sur le partage «*homme gagne-pain/femme au foyer*», fondé sur les recherches classiques en histoire des femmes et du genre, mais aussi sur certains travaux récents qui suggèrent d'intéressantes ouvertures. Une première partie rappelle l'impact des transformations de la révolution

industrielle sur les rôles sexués à partir du commentaire de quelques documents iconographiques. Nous abordons ensuite l'interaction classe-genre dans la formation des identités sociales, et c'est l'occasion de faire connaître certains travaux de la recherche anglo-saxonne qui a beaucoup investi ce champ. Enfin, nous ouvrons le débat sur la diffusion du modèle «*homme gagne-pain/femme au foyer*», issu des classes bourgeoises : quels sont les facteurs de promotion du modèle, les résistances rencontrées, mais aussi les modèles alternatifs, longtemps négligés par l'historiographie ?

Les transformations industrielles et leur impact sur les rôles sociaux de sexe

Quelques images illustrant l'organisation du travail dans la société préindustrielle se révèlent pertinentes pour insister sur un double élément : la non-séparation entre lieu de travail et lieu de vie, associée à la participation des femmes aux activités marchandes. Dans l'exploitation familiale traditionnelle (ferme, atelier artisanal, petit commerce), les tâches productives et reproductives sont particulièrement imbriquées. Les femmes tiennent un rôle économique important, au même titre que les hommes, même si cela est marqué par la division sexuée du travail.



Couple de vanniers dans le sud de l'Allemagne au XVII^e siècle. Image tirée de Francisci Philippi Florini, *Oeconomus prudens et legalis*, p. 58. Württembergische Landesbibliothek. Publié dans Sheilagh Ogilvie, «How Does Social Capital Affect Women? Guilds and Communities in Early Modern Germany», *The American Historical Review*, N° 109 (avril 2004), p. 337.

Ainsi, dans cette gravure allemande du XVII^e siècle représentant un ménage d'artisan-e-s vanniers, homme et femme travaillent dans le même espace, mais à des tâches différentes (le mari positionne les armatures, l'épouse tisse les trames d'osier). On distingue à l'intérieur de l'habitation un troisième personnage, à savoir une femme (veuve ou célibataire), engagée pour vaquer aux tâches domestiques.

L'importance de la participation des femmes aux activités productives apparaît également dans cette gravure suisse de 1860 évoquant la broderie en Appenzell, un exemple de proto-industrie, étape intermédiaire entre l'atelier et la fabrique industrielle. Selon Franklin Mendels¹, qui invente le terme dans sa thèse de 1969, il s'agit d'un mode de production où le travail se fait à domicile et avec une technologie encore traditionnelle, mais dont les produits sont vendus sur des marchés plus lointains que le marché local. Le ménage dépend désormais d'intermédiaires, les marchands-fabricants, qui le fournissent en matière première, puis lui achètent les produits finis qu'ils se chargent de commercialiser. La proto-industrie s'est développée dès la fin du XVIII^e siècle, surtout dans le textile, mais aussi (selon des modalités diverses) dans l'horlogerie, le tressage de la paille, le tricotage, etc. Les recherches historiques mettent en avant la très forte participation des femmes et des jeunes filles dans ce mode de production², ainsi que la forte intensité de ce type de travail. L'historien Rudolf Braun cite le témoignage d'un voyageur en 1775 au Val Onsernone (TI), où s'est répandu le travail de rempaillage de chaises :

« Les filles rempaillent debout, assises ou en marchant, même au tribunal devant le bailli et elles dormiraient presque en rempaillant, du moins m'a-t-on assuré qu'elles rempaillent encore un moment en s'endormant. »³

Cette forte sollicitation de la main-d'œuvre féminine explique, au moins pour les périodes de presse, une participation accrue des époux

1. Franklin Mendels, «Protoindustrialisation: The First Phase of the Process of Industrialisation», *Journal of Economic History*, N° 32, 1972, pp. 241-261.

2. Un article accessible sur [google.scholar](https://scholar.google.com/), avec d'intéressants tableaux sur la participation des hommes, femmes et enfants au travail proto-industriel dans l'Oberland zurichois: Ulrich Pfister, «Work Roles and Family Structure in Proto-Industrial Zurich», *The Journal of Interdisciplinary History*, N° 20-21 (été, 1989), pp. 83-105.

3. Rudolf Braun, *Le déclin de l'Ancien Régime en Suisse: un tableau de l'histoire économique et sociale au 18^e siècle*, Lausanne: Éditions d'En bas/Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1988, p. 107.



Intérieur d'une ferme appenzelloise vers 1860. Traugott Schiess, *Bauernstude in Appenzell Innerrhoden*, Musée national suisse.

dans les tâches ménagères et la garde des enfants, ainsi qu'en témoigne notre gravure.

La participation des femmes au monde du travail rémunéré n'a donc pas commencé avec la révolution industrielle et l'ouverture des fabriques, qui instaurent la séparation entre lieu de travail et lieu de vie. Les femmes travaillaient déjà auparavant, chez elles comme à l'extérieur de leur foyer (repasseuses, lavandières, marchandes, ouvrières, etc.). Si la figure de la travailleuse devient visible lorsqu'elle entre dans les fabriques⁴, ce n'est pas du fait d'une prétendue mise au travail des femmes, c'est en raison de conditions particulièrement défavorables, qui concernent l'ensemble de la main-d'œuvre : journées exténuantes de dix ou douze heures, discipline très stricte, environnement bruyant et insalubre, accidents fréquents. C'est aussi parce qu'elle touche désormais un salaire propre. Par ailleurs, nous verrons plus loin que l'image négative des travailleuses au moment de l'industrialisation ne peut se comprendre qu'en tenant compte des tensions sociales et politiques entre les classes ouvrière et bourgeoise, toutes deux en train de se structurer. L'importance nouvelle donnée à l'éducation des enfants alors que le travail se coupe du domicile et de la sphère familiale doit également être considérée⁵.

4. Joan W. Scott, «La Travailleuse», in Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident, 19^e siècle*, Paris: Plon, 2002 (rééd. 1992), pp. 419-444.

Au sein même de la fabrique, les stratégies des employeurs contribuent à renforcer la différence des sexes. Ils assignent hommes et femmes à des tâches différentes, légitimant cette ségrégation par la différence de force physique — ce qui n'est souvent guère justifié étant donné la mécanisation croissante — et surtout par des qualités supposées «naturelles» et communes à toutes les femmes : capacité de résistance à la monotonie, patience, dextérité, habileté manuelle. Certes, les femmes réussissent mieux que les hommes dans ce type de tâches, mais cela n'a rien d'inné : elles appliquent au travail industriel des capacités acquises dans les travaux domestiques. Cette ségrégation sexuée permet aux employeurs de justifier des salaires inférieurs pour les femmes, leurs tâches étant jugées moins complexes. Cependant, la discrimination salariale persiste aussi à travail égal, le salaire féminin étant considéré comme un «salaire d'appoint» et la femme «industriellement parlant comme un travailleur imparfait»⁶.

Les nouvelles contraintes de production en fabrique contribuent ainsi à la crispation des rapports de sexe. Les ouvriers masculins, par l'intermédiaire des syndicats, accusent les

5. Anne-Françoise Praz, *De l'enfant utile à l'enfant précieux. Filles et garçons dans les cantons de Vaud et Fribourg*, Lausanne: Antipodes, 2005.

6. Eugène Buret, *De la misère des classes laborieuses en France et en Angleterre*, Paris/Leipzig: Jules Renouard, 1840, cité par Yannick Ripa, in *Les femmes, actrices de l'histoire*, Paris: Armand Colin, 2002, p. 68.



Pour la fabrique d'horlogerie : atelier de sertissage Longines, 1900. Archives Longines.

femmes de « voler » leurs emplois en acceptant des bas salaires, accusation déplacée, puisque les emplois féminins et masculins ne coïncident pas. Toutefois, il est vrai que la rationalisation des tâches, soit la décomposition d'une tâche complexe en plusieurs opérations simples exigeant des compétences limitées, a été comprise par les ouvriers comme une déqualification de leur travail ; et cette déqualification du travail masculin s'est accompagnée de l'embauche de femmes dans des secteurs à dominante masculine, comme la métallurgie. L'opposition des syndicats masculins à l'emploi des femmes s'inscrit dans ce type de tensions. Celles-ci sont résolues par des aménagements de l'organisation du travail qui renforcent la différence et la hiérarchie entre les sexes, ouvrant aux hommes des postes de supervision et de contrôle, ainsi que le montre l'image d'un atelier Longines à Saint-Imier.

Dans sa recherche sur la mécanisation du tricot en Angleterre, Sonya Rose met en évidence un autre processus de recomposition de la hiérarchie hommes-femmes : la « *sexualisation des machines* ». Lors de l'introduction d'une nouvelle machine, les syndicats la déclarent « *trop compliquée* » pour les femmes et obtiennent des employeurs qu'elle soit réservée aux hommes. Le présupposé selon lequel les femmes n'ont aucune compétence en mécanique est renforcé par les pratiques, puisque seuls les hommes sont formés à réparer les machines ou à actionner certaines

d'entre elles⁷. Dans d'autres cas, les machines sont volontairement présentées comme des attributs féminins. C'est le cas de la machine à écrire, dont l'utilisation est comparée par les industriels qui en assurent la promotion à un art d'agrément typiquement féminin : le piano.

Si l'industrialisation a modifié les modalités d'insertion professionnelle des femmes des classes populaires, elle a, en revanche, progressivement exclu les femmes bourgeoises de l'activité économique, de pair avec l'ascension sociale et économique de cette classe sociale. Dans leur ouvrage sur la bourgeoisie anglaise, Catherine Hall et Leonore Davidoff présentent l'histoire d'une famille de commerçants de Birmingham, les Cadbury.⁸ À la fin du XVIII^e siècle, Richard Cadbury ouvre un magasin de soie et de drap en ville et s'installe avec son épouse au-dessus de sa boutique. Celle-ci s'occupe du magasin, de la comptabilité, elle supervise les apprentis logés sur place, les vendeuses, ainsi que les servantes affectées aux tâches domestiques et à la garde des enfants. À la génération suivante, son fils possède un magasin de denrées coloniales, où son épouse n'a plus de place : il a fondé une

7. Sonya O. Rose, « Gender Segregation in the Transition to the Factory: The English Hosiery Industry, 1850-1910 », *Feminist Studies*, N° 13, printemps, 1987, pp. 163-184.

8. Catherine Hall et Leonore Davidoff, *Family Fortunes. Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*, Chicago: University of Chicago, 1987.

manufacture de cacao aux confins de la ville et acheté une maison d'habitation avec jardin dans un nouveau quartier résidentiel, loin de la saleté et du brouhaha de la ville, où chaque contrat d'achat stipule qu'il est interdit de transformer une maison en magasin ou en manufacture, ou d'installer un atelier dans le jardin. Lieux de travail et de vie, sphères professionnelle et familiale, hommes et femmes sont désormais clairement séparés.

Cette séparation se retrouve à des rythmes divers dans d'autres pays européens. L'image de la propriété Sulzer à Winterthour en 1834 permet de visualiser une étape intermédiaire du processus: la fonderie est encore voisine de la maison familiale, permettant à M^{me} Sulzer une importante participation à la vie de l'entreprise: préparation des matières, distribution aux sous-traitants, expédition, organisation de l'atelier, supervision des ouvriers et ouvrières, distribution des salaires, tenue des comptes. Dans les années 1850, la mécanisation accrue nécessite des usines plus grandes, installées aux confins de la ville, dans des quartiers où les épouses bourgeoises ne vont plus. Par ailleurs, la complexité des tâches de comptabilité et de gestion dépasse leurs compétences, alors qu'elles n'ont pas accès aux nouvelles formations commerciales. Le rôle économique des femmes de la bourgeoisie se limite désormais à l'apport de capital par le biais de la dot et à l'entretien des réseaux familiaux susceptibles de fournir des emprunts et de favoriser l'ascension économique de leur mari⁹.

Homme gagne-pain/ femme au foyer: une stratégie d'affirmation de la bourgeoisie

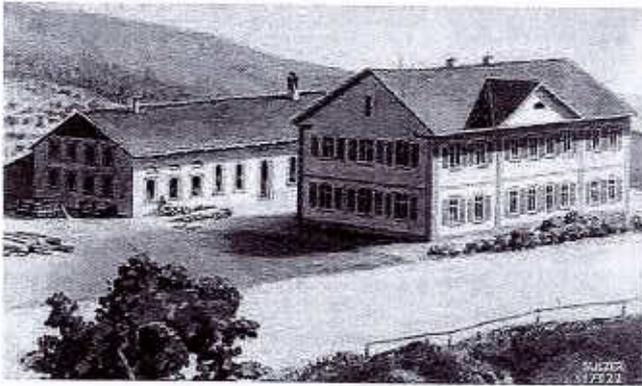
Dans les écrits issus de la bourgeoisie (autobiographies, romans, ouvrages de savoir-vivre, littérature morale et religieuse), cette séparation entre lieu de vie et lieu de travail est valorisée comme un privilège de classe. Elle permet à l'homme bourgeois de disposer d'un refuge de tranquillité et de confort après le brouhaha

de la ville, de se ressourcer moralement à l'écart des tentations urbaines, de s'abandonner à une atmosphère coopérative et affectueuse, contrastant avec la compétition cruelle et impersonnelle des affaires. Pour toutes ces raisons, il est indispensable que l'épouse demeure à l'écart du monde économique pour se consacrer à l'entretien de l'harmonie familiale et à la sauvegarde des valeurs morales.

Hall et Davidoff éclairent le regain de moralité et de religiosité au sein de la bourgeoisie, notamment le succès du mouvement évangéliste, par le contexte politique de l'Angleterre du début du XIX^e siècle. Certes, les mouvements prônant le zèle moral et religieux émergent régulièrement, sans rencontrer forcément l'adhésion. Mais les élites britanniques sont à l'époque hantées par la crainte d'une révolution à la française, qu'elles attribuent à la décadence et à l'immoralité de l'aristocratie, dont les excès attisent le mécontentement populaire. Pour éviter à l'Angleterre un bouleversement social similaire, une régénération morale s'impose, que seule la bourgeoisie s'estime capable d'imprimer à la société anglaise. Par ce type de discours, la bourgeoisie légitime ainsi politiquement son ascension sociale et économique. Cette stratégie de positionnement l'incite à accentuer la division sexuée des rôles, comme signe de distinction. Les écrits issus de la bourgeoisie construisent l'idéal de l'homme bourgeois et de la femme bourgeoise en opposition avec les défauts attribués aux hommes et aux femmes des autres catégories sociales.

Ainsi, l'homme bourgeois se présente comme un travailleur, soucieux et responsable de sa famille, contrairement à l'aristocrate qui passe son temps à la chasse et aux plaisirs mondains. Surtout, ce dernier vit de ses rentes, jouissant

9. Pour une étude plus documentée de ce rôle financier des épouses: Silvia Bärtschi-Baumann, Monika Imhof, Marianne Ingold, «La contribution des femmes à l'industrialisation», in FemmesTour (éd.), *Pognon, piété, patience. Les femmes suisses et la naissance de l'État fédéral*, Genève: Métropolis, pp. 54-63.



Bâtiments abritant la fonderie et l'habitation de la famille Sulzer, 1843. Stadtbibliothek Winterthur. Publié dans Silvia Bärtschi-Baumann, Monika Imhof, Marianne Ingold, «La contribution des femmes à l'industrialisation», in FemmesTour (éd.), *Pognon, piété, patience. Les femmes suisses et la naissance de l'État fédéral*, Genève: Métropolis, p. 60.

d'un argent qu'il n'a pas gagné lui-même, alors que l'homme bourgeois doit sa réussite économique à ses efforts et à son talent. Toute une littérature, en particulier des biographies offertes en modèle aux jeunes hommes, prône l'idéal du self-made-man, qui réussit en affaires. En étudiant sur un siècle les manuels de savoir-vivre publiés dans l'Europe du Nord à l'intention des hommes, l'historien suédois David Tjeder souligne une intéressante évolution. Dans la première moitié du XIX^e siècle, ces manuels mettent en garde contre le désir de s'enrichir, assimilé à une passion à combattre, contraire à l'engagement pour la communauté; dès 1850, la poursuite de l'enrichissement, la réussite en affaires, devient un comportement non seulement légitime, mais de plus en plus valorisé, présenté comme une preuve de masculinité¹⁰. L'homme bourgeois doit assurer son indépendance financière, ce qui a pour corollaire la capacité d'entretenir des dépendants, une épouse et des enfants. Ainsi, le retrait de son épouse des affaires de l'entreprise constitue une preuve supplémentaire de sa réussite. Par cette capacité à entretenir une famille, l'homme bourgeois se distingue également de l'ouvrier, dont le ménage a besoin du revenu du travail de l'épouse et des enfants.

L'idéal de la femme bourgeoise est également valorisé par rapport aux contretypes de la

10. David Tjeder, «When Character Became Capital. The Advent of the Self-Made Man in Sweden», *Men and Masculinities*, 5-1, 2002, pp. 53-79.

femme aristocrate et de l'ouvrière. Épouse modèle, mère attentive, elle entend rompre avec la prétendue frivolité des aristocrates, occupées de toilettes, d'amants et d'intrigues. Abandonnant les tâches ménagères à ses domestiques, elle s'efforce d'assurer aux enfants une éducation conforme à leur rang. Pour une classe qui vit de ses compétences, l'éducation devient un atout capital, et la mère doit préparer l'enfant aux dispositions (effort, concentration, discipline de soi) nécessaires au succès de sa scolarisation. Loin d'être reléguées dans l'espace privé, les femmes bourgeoises s'investissent dans un réseau d'associations philanthropiques, où elles valorisent leurs qualités intellectuelles, leurs compétences de gestion et d'organisation. Elles se sentent ainsi appelées à éduquer les femmes des classes populaires, considérées comme ignorantes pour ce qui relève de l'éducation des enfants et des valeurs domestiques.

Diffusion du modèle bourgeois: renforcement, résistances, aménagements

Les recherches historiques ont jusqu'ici fortement insisté sur la diffusion de ce modèle à partir de la bourgeoisie en direction des classes ouvrières. On insiste sur la diffusion par les autorités, les médecins, les philanthropes, les syndicalistes, les religieux, etc., de discours stigmatisant l'emploi des femmes à l'extérieur

du foyer. Les travailleuses, surtout si elles sont épouses et mères, sont présentées comme la source des problèmes qui affectent les classes ouvrières: mauvaise santé des enfants, alcoolisme du mari, tout cela entraînant la dégénérescence de la race, sans compter l'augmentation des problèmes de moralité, de prostitution. On peut par exemple le lire dans le *Journal de la Société vaudoise d'utilité publique*, en 1901: «Le foyer sans femme et la femme hors de son cadre, c'est le désert moral, c'est la résurrection et le déchaînement de tous les mauvais instincts [...] Dès que le foyer n'est plus sain, ni gardé, la société n'est que vice et pourriture.»

Bref, garder la femme au foyer, ce serait résoudre la question sociale. Qui plus est, en traitant la femme travailleuse comme un problème lié au désordre social, en montrant le fait qu'elle travaille comme contraire à la «nature», on renforce *a contrario* l'idée que l'homme au travail est quelque chose de normal et de naturel.

Ces discours sont associés à des pratiques de division des tâches entre les sexes par les employeurs, comme nous l'avons relevé. De plus, ils se traduisent dans la législation sur le travail qui se met en place à partir de la fin du XIX^e siècle. En Suisse, la première loi fédérale sur les fabriques, en 1877, limite l'accès des femmes à l'emploi (exclusion de certaines industries jugées dangereuses pour elles, interdiction du travail de nuit et du dimanche, pause de midi allongée, etc.). Les femmes forment ainsi une main-d'œuvre distincte de leurs collègues masculins, inférieure à eux, ce qui se traduira par des différences de statut et de salaire. Sur le plan symbolique, de telles lois rappellent les travailleuses à leurs rôles domestiques d'épouse et de mère. Cela renforce la différenciation entre hommes et femmes dans les sphères professionnelle et familiale.

Dans une volonté d'encadrement et de contrôle, les élites vont diffuser dans les classes ouvrières leur modèle de l'homme gagnepain et de la femme au foyer, dont l'adoption devient synonyme d'ascension sociale. L'his-

torienne américaine Anna Clark a même suggéré une révision de la fameuse thèse de Edward P. Thompson sur la formation de la classe ouvrière anglaise¹¹. Pour ce dernier, le suffrage universel masculin avait constitué la revendication commune capable de fédérer les revendications de différentes catégories de travailleurs et de fonder la conscience de classe. Anna Clark estime qu'un autre élément a été plus décisif: le ralliement au modèle de masculinité bourgeoise, à savoir celui du bon mari et du bon père, au détriment du modèle traditionnel de masculinité ouvrière, fondé sur la fête, la bagarre, le pub et la boisson. Ce ralliement permet aux ouvriers de se présenter comme tout aussi respectables que les bourgeois pour «mériter» le droit de vote; par ailleurs, il leur permet de combattre le travail des femmes au nom des valeurs familiales et de revendiquer un salaire supérieur leur permettant d'entretenir une famille.

Sous l'influence d'une série de recherches surtout focalisées sur la France, l'historiographie a beaucoup insisté sur ces discours et pratiques stigmatisant l'emploi des femmes mariées et mères. Leur impact est effectivement très fort, dans certaines régions – en particulier durant le monde catholique – et dans certaines périodes – notamment lors de la crise des années 1930¹², et dans certains secteurs –, surtout le travail qualifié. Toutefois, ce modèle est loin d'être uniforme. Une récente recherche sur l'articulation famille/emploi dans l'industrie horlogère suisse entre 1870 et 1970 a montré une situation différente, caractérisée par l'absence inédite d'un discours hostile à l'emploi des femmes, y compris des épouses et des mères¹³. L'ensemble des élites concernées par

11. Edward P. Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris: Gallimard, 1988 (édition anglaise 1963, édition française en poche 2012); Anna Clark, *The Struggle for the Breeches. Gender and the Making of the British Working Class*, Londres: University of California Press, 1995.

12. Céline Schoeni, *Travail féminin: retour à l'ordre! L'offensive contre le travail des femmes durant la crise économique des années 1930*, Lausanne: Antipodes, 2012.



Double tâche

Les charges qui incombent à la femme d'aujourd'hui sont pour elle une perpétuelle préoccupation.

Les soucis du ménage, les devoirs maternels et souvent aussi des obligations professionnelles l'occupent de bonne heure le matin jusque tard le soir. Ce sont surtout les devoirs matériels qui mettent fortement à contribution les forces de la femme.

Pourtant, c'est de la santé de la mère que dépend le bonheur de la famille. Lorsqu'elle est malade, tous en souffrent. Est-elle surmenée, qu' aussitôt disparaît le bien-être au sein du foyer! C'est à ce moment-là qu'on s'aperçoit combien il est important de prévenir la défaillance, en prenant un aliment de soutien comme l'Ovomaltine.

L'Ovomaltine est une association des éléments les plus substantiels: malt, lait, œufs, sous une forme concentrée et légère. Elle passe immédiatement dans le sang et répare sur-le-champ l'usure des forces.

Le matin au petit déjeuner et le soir avant d'aller se coucher, une tasse

OVOMALTINE
veille sur vos forces.

En vente partout en boîtes à frs 2.- et frs 3.00.
Dr A. WANDER S. A., BERNE

*Chaque Ovomaltine
veille sur vos forces*

B 155

Publicité parue dans divers quotidiens suisses au début des années 1930.
Gazette de Lausanne, septembre 1931,
Journal de Genève, mars et avril 1934
[www.letempsarchives.ch],
Le Jura bernois, avril 1932.

la branche, à l'exception des syndicats, valorise le fait que les femmes participent à la (sur)vie économique des ménages et au développement de la branche. Dans l'horlogerie, la bonne mère de famille ouvrière est celle qui travaille pour assurer une bonne éducation à ses enfants. Qui plus est, les élites (jusqu'au Conseil fédéral) préfèrent, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, que les horlogères soient actives en fabrique et non à domicile, où les conditions de travail sont mauvaises, les salaires bas et les produits de moindre qualité.

Si l'emploi des femmes dans l'horlogerie est légitime, cela n'enlève rien à leur devoir de

mère et de ménagère. Le modèle qui s'impose ici n'est pas celui de l'homme gagne-pain/femme au foyer, mais celui du couple biactif avec, du côté féminin, la logique de la double tâche. Les femmes sont des travailleuses ET des ménagères, des travailleuses ET des mères. Précisons que cette logique de la double tâche ne s'applique qu'aux femmes des classes ouvrières. L'idéal de la femme au foyer reste prégnant au sein des élites et sert alors de marqueur de classe entre les familles ouvrières et bourgeoises. Même l'enseignement ménager participe à cette distinction: pour les jeunes ouvrières, des cours de cuisine rapide, le

samedi au sortir de l'atelier; pour les filles de bonne famille, des leçons plus développées dans des écoles qui leur sont réservées.

Une publicité Ovomaltine, parue dans la presse romande des années 1930, atteste du caractère durable de cette légitimité de l'emploi féminin quand il est associé à la logique de la double tâche:

«Les charges qui incombent à la femme d'aujourd'hui sont pour elle une perpétuelle préoccupation. Les soucis du ménage, les devoirs maternels et souvent aussi les obligations professionnelles l'accaparent de bonne heure le matin et jusque tard le soir.»

On ne questionne pas la division sexuée du travail – c'est tout naturel que l'homme reste assis à lire le journal –, mais on reconnaît la lourdeur des charges domestiques et professionnelles des femmes. La solution ne consiste pourtant pas à retirer les femmes de l'emploi et à les maintenir au foyer, mais à leur proposer des aménagements leur permettant de supporter leur «double tâche»: crèches, colonies de vacances pour leurs enfants, repas préparés fournis par des cantines ou encore, comme ici, une tasse d'Ovomaltine.

En conclusion, nous proposerons une réflexion stimulante suggérée dans la recherche précitée: au lieu de considérer l'histoire de la division sexuée du travail comme celle de la diffusion du modèle homme gagne-pain/femme au foyer de la bourgeoisie vers les autres classes, on pourrait présenter un autre schéma. On pourrait dire que l'industrialisation a mis en place la logique de la double tâche – assignée aux femmes – dans les classes ouvrières. Jusqu'aux trente glorieuses, l'emploi des femmes dans les familles ouvrières est jugé économiquement nécessaire et est parfaitement accepté. Les ouvrières inaugurent en pionnières un rapport légitime à l'emploi. Ce modèle serait ensuite remonté le long de l'échelle sociale, au fur et à mesure que les femmes des catégories moyennes et supérieures ont revendiqué le droit à l'emploi, au-delà des justifications financières. Sommes-nous en train d'inventer un nouveau modèle? Ce modèle historique de la logique de la double tâche assignée aux femmes parvient-il à expliquer les difficultés actuelles d'insertion des femmes mariées et mères sur le marché de l'emploi en Suisse? La piste paraît féconde. •

13. (Note de la p. 42.) Stéphanie Lachat, *Ouvrières, ménagères, mères: l'articulation famille-emploi dans l'industrie horlogère suisse entre 1870 et 1970*, Université de Genève, thèse défendue en septembre 2013.